

L'abeille en ville

par Per RHUN

I. LA VILLE PLUS FAVORABLE A L'APICULTURE QUE LA CAMPAGNE ?

J'ai commencé, il y a dix ans, à pratiquer l'apiculture à la campagne. A l'époque, je n'aurai jamais imaginé d'installer des ruches dans mon petit jardin (10 × 9 m) de la banlieue nantaise. C'est seulement à partir du moment où je dus y faire stationner pour un hiver une ruche destinée à un ami que j'ai changé d'opinion sur les possibilités de l'apiculture urbaine.

Elles sont, à mon avis, plus grandes qu'à la campagne ! Cela fera sursauter beaucoup de lecteurs de *Penn ar Bed*. C'est que l'espace rural, après la disparition du Blé Noir, la raréfaction du Trèfle, l'envahissement du Maïs, la destruction des talus, l'apparition de cultures sous tunnels plastique, n'est plus guère intéressant. Seuls les secteurs à Bruyères ou Châtaigniers permettent de bonnes récoltes. Au contraire, la nature urbaine, surtout en banlieue, est plus favorable à l'Abeille. Le rucher-école du Parc de Procé, à Nantes, fait chaque année, la meilleure récolte de Loire-Atlantique, d'après M. Jean SERISIER qui s'en est longtemps occupé.

A) LA FLORE URBAINE EST VARIÉE

Le micro-bocage urbain contient de très nombreuses haies, dont un certain nombre d'essences sont intéressantes pour la production de nectar et de pollen. Citons les lauriers (Laurier-palme et Laurier-tin), les Troënes, les Cotonéastères, etc...

Des massifs de fleurs sont mellifères (Lavande, Aster, etc...) ainsi que le Trèfle Blanc des pelouses. Dans les friches urbaines prospèrent les Ajoncs, Genêts à balai et Ronces.

Enfin, la nature urbaine compte beaucoup d'arbres intéressants pour l'Abeille, des arbres fruitiers comme les Pruniers, Cerisiers et Pommiers, et des arbres d'ornement comme les Prunus, les Erables, les Marronniers, les Tilleuls et les Robiniers (faux-Accacias). Sur les arbres les plus âgés souvent grimpe le Lierre, qui couronne également bien des vieux murs et qui est la dernière ressource apicole de l'année.

B) LE MICRO-CLIMAT DES JARDINS

Chaque jardin est généralement abrité du vent par des haies,

des murs ou des maisons. Ces obstacles réfléchissent aussi les rayons lumineux et les concentrent. C'est un avantage au printemps, par temps frais. Il suffit d'une peu de soleil pour qu'à l'intérieur des jardins la chaleur soit suffisante pour la production de nectar, alors qu'au même moment les Abeilles de la campagne sont paralysées par le vent froid. Des observations répétées m'ont montré que les Abeilles, en hiver, se hasardent à sortir dès que la température ambiante atteint 8° C, à condition que le soleil brille et que le vent soit faible ou nul. Cette température limite est celle que ressentent les Abeilles et non celle qui est fournie par les stations météorologiques.

En effet, j'ai observé que l'air de mon jardin était en moyenne à une température de 2° C au-dessus de celle notée à l'aérodrome de Château-Bougon (1). D'autres observations seraient nécessaires pour affiner cette donnée qui doit être très variable d'un jardin à l'autre, en fonction de plusieurs facteurs (pente du terrain, ombre portée par les maisons, par les arbres, nature des façades qui influe sur la réverbération et le rayonnement, etc...). Il faut d'ailleurs se rendre compte qu'en réalité plusieurs micro-climats coexistent dans chaque jardin, et les horticulteurs en tiennent compte quand ils conseillent la répartition des plantes selon l'ensoleillement.

Sans avoir besoin de calculs savants, chacun peut constater par la précocité des floraisons et fructifications en ville, que la nature urbaine est favorisée climatiquement. Cela se voit aussi certaines matinées d'hiver à la rareté des gelées blanches urbaines, alors que la campagne, le même jour, en est toute recouverte.



Les corymbes blancs du Laurier-tin, providence hivernale de l'abeille urbaine.

(Photo P. Rhun)



A Saint-Herblain, dans le quartier du Golf, une tenue maraîchère passe à la friche avant d'être bâtie.

(Photo P. Rhun)

Parfois la gelée blanche affecte les pelouses des « espaces verts » et épargne les jardins privés, où les maisons, pendant la nuit, font office de radiateurs.

La variété et la forte densité de la nature urbaine (l'empilement végétal compense un peu les faibles superficies) ainsi que le micro-climat des jardins, favorisent une longue miellée qui débute à la mi-avril avec la floraison des Cerisiers et qui s'achève à la mi-juillet avec la fin des Troënes et des Ronces. En réalité, la période la plus favorable comprend les mois de mai et juin.

C) LE CALENDRIER DE L'ABEILLE URBAINE

Novembre-février : hivernage. A chaque redoux, le butinage reprend sur le Laurier-tin notamment, plus tard sur le Noisetier et le Mimosa. En janvier 1975, après une semaine de temps exceptionnellement doux, j'ai pu observer du miel frais dans une ruche !

Mars-avril : redémarrage de l'activité, au gré des conditions atmosphériques souvent contraires.

Mai-mi-juillet : miellée continue, régulière mais sans apports exceptionnels.

Mi-juillet-septembre : chômage technique. Il n'y a presque plus rien à butiner, surtout par période de sécheresse. *Le micro-climat des jardins, bénéfique au printemps, les transforme en four pendant l'été.* Les pelouses sont grillées. Elles subissent aussi la concurrence des racines des arbres et des arbustes. Il est donc

conseillé d'enlever les hausses plutôt à la fin de cette période, pour que les Abeilles se nourrissent du miel des hausses au lieu de le prélever sur le bas des ruches, ce qui obligerait à nourrir.

Octobre : petit regain d'activité, grâce à la floraison du Lierre en particulier. Cet apport renforce les provisions d'hiver et relance la ponte avant l'hivernage.

Somme toute, ce calendrier n'est pas différent de celui des Abeilles du bocage (en dehors des secteurs à Bruyères), avec une morte-saison hivernale et une chute de l'activité en été. Mais l'hivernage est plus facile en ville et le printemps plus hâtif. De plus, il faudrait faire la différence entre des villes côtières comme Brest, Lorient, Saint-Nazaire, très ventées en hiver, et donc moins favorables et des villes de l'intérieur comme Nantes et Rennes, plus abritées (2). A l'intérieur de chaque agglomération, les quartiers ont des dispositions apicoles diverses selon leur exposition au soleil et au vent. Cette remarque nuance donc mes observations qui sont limitées à un seul emplacement urbain.

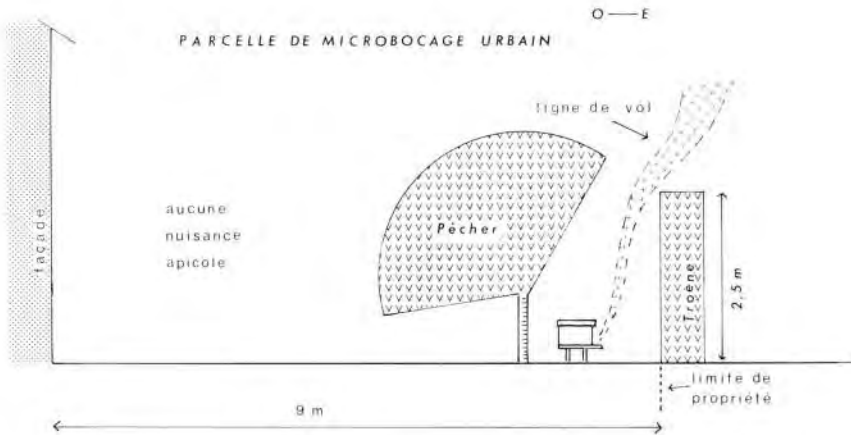
II. LES PROBLEMES DE L'APICULTURE URBAINE

Le principal problème me semble être celui de l'emplacement du rucher. En ville, l'espace est densément occupé et il est quasi-impossible d'y dénicher un coin pour y placer des ruches. Ce qui aggrave la question est la peur de citoyens vis-à-vis des insectes. On ne trouvera donc pratiquement personne pour prêter ou louer un coin de jardin.

Les Abeilles sauvages ont résolu ce problème, car partout où s'ouvrent des fleurs se présentent des butineuses. D'où viennent-elles ? Des ruches sauvages, des squatters en somme, occupent des hauts de cheminées, surtout dans de vieux immeubles ou manoirs mal entretenus. D'autres logent dans des troncs d'arbres de parcs privés. Ainsi au Château du Tertre à Nantes (Faculté des Lettres), deux essaims sont logés dans des cheminées. Autant au Château de la Gournerie, à Saint-Herblain, etc... Très peu de personnes sont au courant de l'existence de ces ruches sauvages, même ceux qui travaillent à proximité.

Il faut donc être locataire ou propriétaire d'un jardin pour pouvoir établir quelques ruches, sauf coup de chance exceptionnel. Encore est-il nécessaire de ne pas causer une gêne aux voisins. Des arrêtés préfectoraux ou municipaux déterminent à quelle distance des maisons et de la voie publique doivent se tenir les ruchers. Mais il n'y a aucune limite de distance quand les ruches sont isolées des propriétés voisines et des routes par des clôtures continues de deux mètres de hauteur (3). En effet, ces murs ou haies forcent les Abeilles à s'élever rapidement. De fait, j'ai constaté l'efficacité de tels obstacles, au point que mes voisins ont ignoré la présence des ruches dans mon jardin jusqu'au moment où je leur ai donné du miel, ce qui est aussi une façon diplomatique de procéder.

S'il n'y a pas de nuisance apicole au-delà du jardin contenant les ruches, il est souhaitable aussi que ce jardin reste fréquentable : personne n'aime les piqures. Il faut donc placer les ruches de telle manière que les Abeilles entrent et sortent du jardin par un créneau étroit : c'est très facile à obtenir en posant les ruches entre deux écrans de verdure. Les Abeilles, voyageant pour ainsi dire sur des rails, entrent et sortent des ruches selon



L'implantation de ruches dans un jardin de banlieue pavillonnaire à Saint-Herblain (Quartier de la Bouvardière).

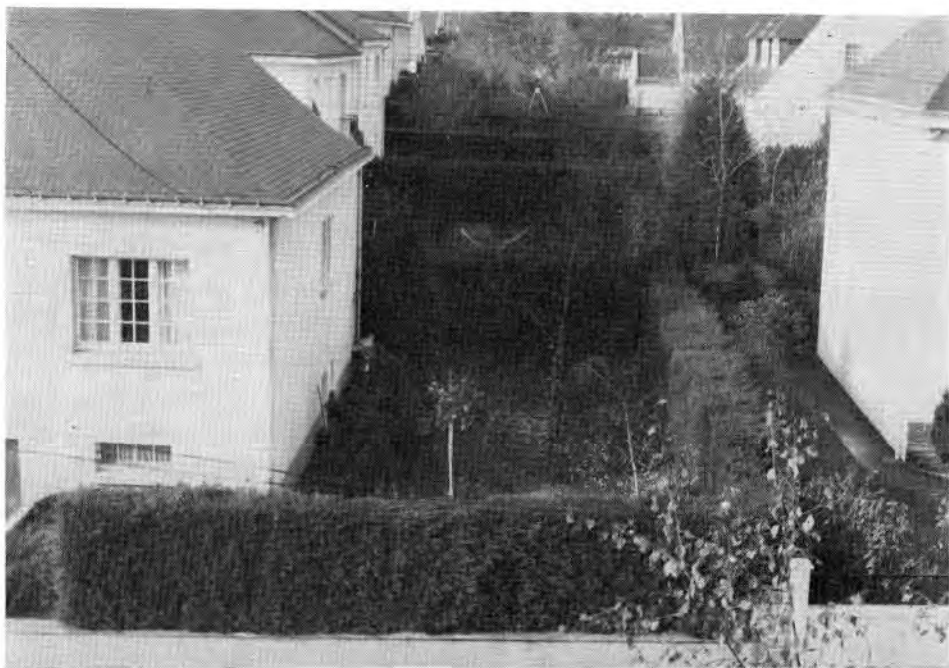
des itinéraires très précis : le reste du jardin est donc parfaitement libre de toute sujétion apicole. On peut manger ainsi, sans aucun problème, à quelques mètres des ruches et la table n'attirera que... des Guêpes ! De même, les Abeilles n'entrent pas dans les maisons, quel que soit le menu du jour. On ne trouve d'Abeilles dans les jardins environnants que sur les fleurs, et leur densité n'est pas plus forte que si la ruche se trouvait à 500 m ou plus (4).

Le seul moment où les ruches peuvent perturber le voisinage est l'essaimage. En fait, avoir des ruches dans son jardin permet de les surveiller de près et d'éviter la formation des essaims. D'autre part, la récupération d'un essaim, sans danger et spectaculaire, peut être l'occasion de dialoguer avec les voisins. Là aussi, le don d'un pot de miel permet de calmer l'incident. Signalons que les ruches sauvages de la ville essaiment fréquemment, surtout celles qui sont à l'étroit. Ces essaims se posent n'importe où : le problème existe donc de toute façon.

Après l'emplacement, le second problème est celui de la place dans la maison de l'apiculteur pour le matériel et le miel. Un coin pour le bricolage est indispensable. Ce n'est pas forcément le moindre des problèmes !

La troisième question porte sur le choix de la race. A mon avis, ce serait une erreur que de transplanter en ville des Abeilles rurales, au rythme de développement plus lent. L'idéal serait de partir d'essaims recueillis en ville. Il est parfois possible d'en obtenir en prenant par avance contact avec les pompiers, qui sont appelés à intervenir en cas d'essaims posés dans des jardins ou lieux publics.

Le quatrième problème concerne la qualité des produits. Le miel de ville est-il plus pollué que celui de la campagne ? Pour m'en assurer, j'ai fait analyser du miel de Saint-Herblain (5). La comparaison avec du miel de Robinier récolté en campagne en Franche-Comté montre que le miel de banlieue, à Nantes, n'est que très peu affecté par la pollution atmosphérique urbaine (plomb, soufre) et par l'utilisation de produits phytosanitaires dans les jardins. Dans ce domaine, il serait nécessaire de contrôler sévèrement la qualité des miels, et il n'est pas évident que ce soit le



Haies de la nature urbaine dans les quartiers pavillonnaires récents. Ici des haies stériles de Thuyas, à Saint-Herblain.

(Photo P. Rhun)

miel de ville qui soit le plus pollué. En tout cas, c'est encore une illusion qui tombe : le miel réputé produit naturel par excellence, est susceptible de pollution, ce qui n'a rien d'extraordinaire vu l'état général de notre environnement...

III. POUR UNE PRATIQUE SOCIALE DE L'APICULTURE

Dans le cadre de la civilisation paysanne du 19^e siècle, chaque ferme ou presque possédait ses ruches et la connaissance, certes rudimentaire, des Abeilles était très répandue. Tout le monde savait cueillir un essaim et l'enrucher. Les modifications des cultures et des paysages a réduit énormément les rendements et surtout l'évolution générale de l'agriculture s'est faite dans le sens de la spécialisation de chaque ferme.

La pratique de l'apiculture et les connaissances techniques nécessaires sont donc devenues l'apanage d'une petite minorité de gens, dont quelques professionnels et surtout des amateurs qui vendent le surplus de leur récolte. Dans l'ensemble, c'est une activité très individualiste, avec même une habitude de secret qui n'est plus de mise dans les autres secteurs agricoles. Or, depuis quelques années, l'apiculture attire à nouveau des jeunes pour qui la difficulté majeure, au-delà du problème financier, est de passer de la connaissance livresque à la pratique.

Je crois que deux formules peuvent aider les jeunes apiculteurs à régler leurs problèmes. D'une part, c'est la constitution de

coopératives permettant l'achat de matériel en commun, la circulation de l'information et les facilités de vente. Il est facile de comprendre que le matériel d'extraction, qui ne sert que quelques jours par an, peut être possédé en commun, à l'imitation de ce qui se fait couramment en agriculture sous le nom de CUMA (6). Cela mettrait fin à un suréquipement individuel coûteux.

D'autre part, c'est la mise sur pied d'associations pédagogiques apicoles, soit autonomes, soit plutôt rattachées à des centres socio-éducatifs. Leur but serait double : former les membres et éduquer le milieu social et notamment le milieu scolaire. En ville, cela permettrait de résoudre le problème du terrain pour ceux qui n'ont pas la chance d'avoir un jardin. En effet, les municipalités, les écoles peuvent fournir des emplacements, des locaux pour le matériel, à charge pour l'association d'être réellement au service de l'éducation du public. Quant au miel, sous-produit de cette activité, il servirait avant tout à l'auto-financement et à l'amortissement du matériel (7).

Pourquoi ne verrait-on pas, de Nantes à Brest, à la campagne comme en ville, se multiplier ces coopératives et ces associations pédagogiques apicoles ? L'Abeille, insecte social par excellence, ne doit-elle pas favoriser une pratique sociale de l'apiculture ? La défense de la nature, qu'elle soit sauvage, rurale ou urbaine, ne pourrait qu'y gagner, car peu d'activités se heurtent aussi directement, comme le fait l'apiculture, aux problèmes de la pollution et de la qualité du milieu de vie.

(1) La température est prise à 1,50 m du sol, au Nord d'une haie de Troènes. Un cas qui me semble limite : le 26 janvier 1979, à 14 h 25, il fait 10° C dans le jardin et 6° 8 C à Château-Bougon. Cet écart, qui s'explique par le soleil et l'absence de vent, permet une petite activité de butinage sur Laurier-Tin.

(2) Ceci n'empêche pas, naturellement, que des journées favorables aux sorties hivernales se présentent partout, comme l'a observé A. LUCAS (*Penn ar Bed*, n° 72). Des études systématiques et comparatives restent à faire.

(3) Article 207 du Code Rural.

(4) Rappelons que l'Abeille butine surtout dans un rayon d'un kilomètre, mais peut s'éloigner à 3 ou 4 kilomètres de la ruche.

(5) Laboratoire Municipal de Brest pour les minéraux lourds et Laboratoire de Toxicologie de la Faculté des Sciences Pharmaceutiques de Nantes pour les produits insecticides. D'après leurs analyses, le miel de Saint-Herblain contient des traces de plomb (0,15 mg/kg) et des nitrates (34 mg/kg), ce qui est faible : par comparaison, des épinards crus peuvent en contenir jusqu'à 2 300 mg/kg. L'Organisation Mondiale de la Santé admet pour l'eau une dose maximale de 44 mg/litre (Source : *Eaux et Rivières*, n° 26). Quant aux insecticides, le Professeur BOITEAU n'a trouvé que des traces infimes de produits organochlorés dans le miel (lindane 11 µg/kg, aldrine : 12 et dieldrine : 14). Aucun produit organophosphoré n'a été décelé. Ces résultats sont à interpréter avec prudence, car nous manquons de bases de comparaison en la matière.

(6) Coopérative d'Utilisation de Matériel Agricole.

(7) Le miel urbain de Nantes plaît aux consommateurs bretons, car il appartient à la catégorie des miels bruns auxquels nous sommes habitués. C'est un miel ambré, aromatique, cristallisant rapidement, et pouvant donner un chouchenn de qualité.